

## PROLOGUE

### Le rêve

*Il y a quelque chose  
que les morts retiennent.*

ROBERT FROST

*Je fais un rêve terrible.*

*Dans ce rêve, c'est toujours la nuit. Nous sommes dans la maison de mon père – une vieille maison d'un brun charbonneux des années 1950, dotée de bardeaux, à deux niveaux, délabrée. Elle est située à l'extrémité de la périphérie d'une ville américaine moribonde, coincée entre les lumières de la nuit et les cheminées fumantes de gigantesques usines. Devant la maison, la séparant d'une forêt dans laquelle je n'ai pas le droit de pénétrer, s'étire une voie ferrée éclairée par la lune. Dans le rêve, on entend toute la nuit durant le sifflement d'un train qui hurle au loin, annonçant l'approche d'un wagon de voyageurs venu d'un autre monde. Mais, pour une raison ou une autre, aucun train n'arrive jamais. Il n'y a que le hurlement.*

*Dans la maison, des gens vont et viennent, passant des ténèbres du dehors aux ténèbres de l'intérieur. Ces gens sont ma famille, et ils reviennent tous du monde des morts. Il y a ma mère, Bessie Gilmore, dont la vie a été une succession de pertes cruelles, et qui est morte en crachant du sang et en prononçant les noms de son père et de son mari – des hommes qui avaient depuis longtemps tué ses espoirs et son amour à force de brutalités –, implorant leur pitié, pour pouvoir pénétrer dans des ténèbres qu'elle craignait depuis si longtemps. Il y a mon frère Gaylen, qui est mort jeune de vieilles blessures tandis que la femme qu'il venait d'épouser était assise auprès de lui, tenant sa main, regardant la vie quitter son visage creusé. Il y a mon frère Gary, qui, furieux que la vie lui ait volé tant de temps et d'amour, a assassiné des innocents et qui est mort lorsqu'une volée de balles a arraché son coeur violent et torturé à sa poitrine. Il y a mon frère Frank, qui, à chaque nouveau décès, devenait de plus en plus silencieux et distant, et qui a été vu pour la dernière fois marchant le long d'une route proche de la maison nocturne de ce rêve, les mains profondément enfoncées dans ses*

*poches, une expression de douleur hébétée sur le visage. Et il y a mon père, Frank Sr., qui est mort des ravages et des affronts du cancer. De tous les membres de la famille, c'est lui qui figure le moins dans ces rêves, et quand il est là, sa présence finit par m'inspirer de la culpabilité : je suis toujours heureux de le voir, mais il s'avère que je suis le seul. Car dans les rêves, comme dans la vie, tout le monde craint que la colère de mon père ne provoque la perte de la famille, qu'il ne trouve un moyen de tuer ceux qui ont déjà été tués, qui ont déjà chèrement payé le prix de son héritage. Lorsqu'il apparaît, nous essayons parfois de le convaincre que le seul remède à toute l'amertume, à toute l'animosité, est qu'il retourne à la mort. Étends-toi, père, disons-nous. Laisse-nous t'enterrer de nouveau.*

*Enfin, il y a moi. Je regarde ma famille dans ces rêves et je me sens toujours en dehors de la fraternité – comme si mes frères et moi nous livrions une lutte pour l'amour, pour avoir notre place, et que, d'une manière ou d'une autre, je perdais toujours. Et je regarde donc mes frères aller et venir. Je regarde par les fenêtres et les vois avancer dans l'obscurité du dehors, à travers les broussailles, à travers le jardin, en direction de l'allée. Je vois des voitures franchir la voie ferrée. Je les vois ramener mes frères de l'autre côté, et je sais qu'ils regagnent des limbes où je n'ai pas ma place, car, pour une raison que j'ignore, je ne peux pas quitter cette maison.*

*Et puis, une nuit, alors que je fais ce rêve depuis des années, Gary m'explique pourquoi je ne peux jamais me joindre à eux dans leurs allées et venues, pourquoi je me retrouve seul assis dans le salon après leur départ : c'est parce que je ne connais pas encore la mort. Je ne pourrai les suivre de l'autre côté de la voie ferrée, dans la forêt où se déroule leur vraie vie, dit-il, que lorsque je serai mort. Il tire un pistolet de la poche de son manteau. Il me le pose sur les cuisses. Il y a une porte de l'autre côté de la pièce, et il se dirige vers elle. Derrière la porte, il y a la nuit. Je vois le miroitement de la voie ferrée. Et au-delà, ma famille.*

*« On se verra dans les ténèbres de l'autre côté », dit-il.*

*Je n'hésite pas. Je soulève le pistolet. Je m'enfonce le canon dans la bouche. J'appuie sur la détente. Je sens l'arrière de ma tête exploser. La sensation est plus douce que ce à quoi je m'attendais. Je sens mes dents se fracturer et se désintégrer et me jaillir de la*

*bouche dans un jet de sang. Je sens aussi la vie me sortir par la bouche, et à cet instant j'ai l'impression de chuter dans le néant. Il y a des ténèbres, mais pas d'au-delà.*

*Il n'y a jamais d'au-delà, seulement la précipitation soudaine, certaine de l'anéantissement. Je sais que ce que je ressens, c'est la mort – c'est-à-dire que je sais que c'est à ça que doit vraiment ressembler la mort –, mais je sais aussi que c'est ici que l'au-delà cesse d'être une possibilité.*

*J'ai fait ce rêve plus d'une fois, sous diverses formes. Je me réveille toujours à cet instant, le coeur cognant violemment, souffrant d'être une fois de plus arraché à ce vide qui, je le sais, est la porte du refuge de ma famille anéantie. Ou bien est-ce la porte de l'enfer ? Quoi qu'il en soit, je veux retourner dans le rêve, mais à ces heures hantées de la nuit, il n'y a pas de retour possible.*